

## Confettis

« On est tous des autres / On naît tous des autres »

Denise Desautels

---

Number 797, July–August 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88435ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Desautels, D. (2018). Confettis : « On est tous des autres / On naît tous des autres ». *Relations*, (797), 42–43.



*On est tous des autres / On naît tous des autres, 2010,  
textes photocopiés transformés en confettis.  
Photo: Sylvie Cotton*

*Some of the most beautiful things  
that exist are just pieces of things.*

*The glance is like an extension of the body,  
an antenna or signal that leaves the body*

LEON GOLUB

# Confettis

## « On est tous des autres / On naît tous des autres »

Image : Sylvie Cotton

Texte : Denise Desautels

Dis-moi. À quoi faisons-nous face ? À qui ?

Ma vue se trouble. En gros plan c'est essaim de petits cœurs de pétales ou de cendres – on en revient toujours à ça. Nos pensées nos livres notre culture ancienne et quotidienne. Cocon fragile d'immédiat et d'archives d'amour de mort aux mers et monstres intimes.

C'est grains de choses précieuses. À la fois fragments d'histoires et mémoire friable. Miroirs. Pastilles lancées dans l'espace – nous jouons pendant qu'un indomptable désir couve. Ce qui tient de la fin en nous. D'où – de quelle part de nous cet édifice à jouissance à lire retranscrire retenir avant la pure poussière ?

Longtemps nous avons été studieuses. Avons respecté les règles. Tout avalé debout sur un socle sans rien dire. Tant de voix ont parlé en nous. Encore – les entends-tu ? Bibliothèques et siècles en nous ont tenté de déjouer les mers et les monstres qui nous font être qui nous sommes. Ardent chaos.

Or le doute dans chaque souffle se lève. L'heure des bilans devant et dans notre corps même. Que ferons-nous de ces restes de ce que nous sommes ?

Un matin – à répétition. Attentats et trahisons. J'aimerais dire non. Dire pas ça. Pas encore. Retenir mon souffle. Ô débris d'orage – nous nous taisons. Le monde est en train de s'effondrer dans notre maison. Ça se disloque on y voit mal. Sous nos grains de choses et de mots ensevelies. Ce qui devait nous sauver ne nous sauve plus. En secret *femmes au bord de la crise de nerfs*<sup>1</sup>. Nous sommes ces histoires apprises par cœur par corps et elles sont nous jusqu'à Damas Gaza. L'incisive douleur du monde fait irruption dans nos murs.

Nuits à angles et cendres dures. Comme si ces histoires sans cesse nous épiaient. Comme si la texture des matériaux mêmes de ces histoires nous épiait – fibres de papier de gorge d'ébène. Dis-moi. Qu'en ferons-nous ? Nos voix de nuits à rêver d'architecture nouvelle et d'éclair pour nos disques dentelles d'ombres.

Et cette façon qu'on a d'en espérer – sans se faire du cinéma – un étonnement. De main en main. De musée en musée. Car il nous faut répondre au désir de nos doigts. Tu dis créer. BEAUTÉ haute et ample jusque dans l'extrême survie en nous de la perte du corps du monde.

Pendant que je regarde un fleuve de nuit sur un autre continent tu me déportes. Tu dis la couleur du lavoir et celle des jacarandas en fleurs et j'entends le silence heureux de tes mains bricolant des murs de mots et des colliers de fée.

Plus tard grâce à la circularité des voyages tu enfiles voyelles et consonnes et leurs syllabes et leurs mots jusqu'au livre où en souplesse tout s'agglutine. Dessins de pensées d'âmes. Cartes à jouer. Mobiles toujours.

*Fleur de fleuve. Frêle frayer. Rive rivale. Mur dur et murmure. Toi moi désarroi et proies. Sol clos comme socle. Compte compte ombre nombreuse. Âme amoureuse. Monts hauts de morts de mots. Petits fruits friables. Larme en arme ardente. Vis cries gravis.*

Que faisons-nous au milieu de ce déluge ? Ce matin nous sommes une montagne de pensées d'âmes. Nous sommes têtes d'archives bien vivantes. Où l'œil se trouble elles se multiplient et nous égarent. Sous une masse de ruines je dis tout pourrait s'arrêter. Nous ne serions plus là. Plus rien. L'amour infini a une fin. Et le regard hors de nous.

Or il nous revient le regard *antenna or signal*. Musiques et autoportraits crus à titre d'exemple sur des murs de musée Adrian Piper fausse blanche artiste ses musiques et ses autoportraits. *A Synthesis of Intuitions*<sup>2</sup> qui ne veulent ni tromper ni trahir. Qui ne trompent ni ne trahissent. Nous le savons. Ton regard le mien le savent. Pastilles rouges égarées voyantes. Calmantes sur flocons rose beige neige.

Car nous sommes ces histoires et elles sont nous. Simple et vertigineux jeu de miroirs de maisons-miroirs de protection où nous ne faisons face qu'à nous-mêmes. Tu dis à l'autre à tous les autres que nous sommes.

Et chaque livre et chaque mur de musée – intenses regards d'errance – le répètent après toi.

1. Titre français du film de Pedro Almodóvar, *Mujeres al borde de un ataque de nervios*, Espagne, 1988.

2. *Adrian Piper: A Synthesis of Intuitions*, 1965-2016, titre de l'exposition et du catalogue, The Museum of Modern Art, New York, 2018.